

la consommation et le caractère vraisemblablement peu distingué des esprits qui se délectent de cette prose de cinq sous !

Donc, point de lectures sérieuses : ni de piété, ni d'histoire, ni d'art ni de vraie littérature. Partant, point de pensées sérieuses, de sentiments profonds, de réflexion habituelle, de conversations sensées et élevées, de souci d'affiner son langage, de régler son attitude, ses démarches—et sa démarche,—l'expression de ses sentiments, l'ordre et l'emploi de sa vie. Un esprit livré, sans but et sans boussole, à toutes les fantaisies d'une imagination forcément romanesque, aux trépidations d'un cœur avide de sensations troublantes, aux élans et aux entreprises d'une âme que la sève et l'ignorance de la jeunesse poussent naturellement aux découvertes, aux aventures et aux ivresses de tout genre.

Comment voulez-vous accommoder cela avec l'amour et le souci des devoirs domestiques, le dévouement discret, patient et renoncé aux intérêts et aux besoins de chacun des membres de la famille ? Et pourtant, qu'est-ce qu'une femme, sans cela, que vaut-elle, et de quelle utilité réelle est-elle en ce monde ?

Et même pour le monde mondain, pour la société, pour ses réunions, ses fêtes et ses étalages, les jeunes filles que je décris, peuvent-elles vraiment en faire le charme et l'ornement ? Car, après tout, à quoi bon aller dans le monde, si l'esprit et le cœur n'y doivent trouver aucun charme vrai, aucune satisfaction, aucun rafraîchissement ?

Et quelles femmes du monde voulez-vous que ces gentilles linottes ménagent plus tard au juste délassement des hommes d'esprit et de bon ton qui aiment à se reposer, dans un commerce et une conversation féminine intelligents, des travaux et des ennuis de la politique, des affaires et des occupations professionnelles ?

Ces demoiselles ne doivent donc pas s'étonner si les jeunes gens sérieux fuient leur compagnie, si même les jeunes gens honnêtes, — sans excepter ceux qui cachent certaines faiblesses et certains écarts,—s'étonnent de la désinvolture, de la hardiesse,—disons le mot,—du sans-gêne, avec lequel quelques-unes d'entre elles, qui ne sont pas aussi rares qu'on aimerait à le supposer, conduisent l'assaut de leurs cœurs et de leur liberté. Elles

marchent au feu, vraiment, avec une sérénité et une crânerie qui donneraient une singulière idée de leur conscience et de leur vertu, si elles ne les justifiaient, dans une certaine mesure, par leur inexpérience des hommes et de la vie.

Heureuses, si elles ne se heurtent pas à quelque drôle caché sous l'habit et les manières d'un gentilhomme !

Je m'arrête ici. Je crois en avoir dit assez, si pas trop.

On va peut-être me dire : " Monsieur, vous êtes un grincheux, un chagrin ! Vous ne voyez que le mauvais côté de notre monde, de notre société, de nos jeunes filles."

Certes, oui, je le vois, et beaucoup ; et je ne suis pas seul à le voir. Mais n'importe-t-il pas de le bien voir et de le dire tel qu'on le voit ?

Les bons côtés se voient toujours assez. Devant eux, on admire, on s'incline, on applaudit.

Les qualités et les vertus demeurent, — quand on les cultive, bien entendu. Elles ravissent notre esprit et notre cœur, charment notre vie, et nourrissent l'espérance de la Patrie.

Mais pour ce qui est des défauts, si personne ne le signale, que deviendront les jeunes filles, que deviendrons-nous tous ?

La réponse est facile. Tout le monde peut la dire.

Je la provoque, pour le bonheur de tous,—pour le salut de la République !

Ou plutôt, madame, c'est vous qui la provoquez par un plume, car vous saviez bien qu'en me demandant d'écrire sur le sujet, j'écrirais en ce sens.

Si je n'ai pas mis à mon petit réquisitoire la note suffisamment galante qu'une plume de non sexe doit toujours apporter à décrire les défauts du vôtre, c'est la faute, d'abord, de mon humeur un peu sévère, puis de la situation.

Quand le feu est au temple, et qu'il y va de la vie de la multitude qui l'encombre, on ne met pas des gants, on ne se prosterne pas devant l'idole, pour lui dire : " Pardon, Madame ou...Mademoiselle ! Mais le feu est au temple ; nous allons tous y passer. Permettez que j'aie à prévenir Messieurs les pompiers," mais on court et on sonne le tocsin.

Et plus tard, quand l'idole, en train de devenir une femme très convenable, une chrétienne aimable